

Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Reseñas de libros y CD roms, 2006

Aude Argouse

Alain Musset, *De New York à Coruscant. Essai de géofiction*, P.U.F, Paris, 2005, 190 p.

De Leibniz à Dark Vador. La science-fiction comme science sociale ?

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Referencia electrónica

Aude Argouse, « Alain Musset, *De New York à Coruscant. Essai de géofiction*, P.U.F, Paris, 2005, 190 p. », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Reseñas de libros y CD roms, 2006, Puesto en línea el 15 mai 2006. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index2485.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://nuevomundo.revues.org/index2485.html>

Document généré automatiquement le 02 octobre 2009.

© Tous droits réservés

Aude Argouse

Alain Musset, *De New York à Coruscant.* *Essai de géofiction, P.U.F, Paris, 2005, 190* **p.**

De Leibniz à Dark Vador. La science-fiction comme science sociale ?

- 1 La *monadologie*, développée au XVII^e siècle par Leibniz, trouve dans Coruscant une application architecturale. Les monades sont des entités uniques et autonomes, repliées sur elles-mêmes et sans ouverture sur l'extérieur. Elles coexistent dans une harmonie préétablie par le Créateur de l'univers. Alain Musset rappelle que, selon Leibniz, il existe une « Force » qui lie les monades entre elles « tout en maintenant la continuité du présent et de l'avenir, ce qui fait du monde un tout organique ». Mais l'impétuosité de la Ville défiant les Lois de Nature la conduit inexorablement vers sa chute et sa destruction, à moins que le citoyen ne reprenne en main son destin.

Sciences et science-fiction

- 2 S'il est permis aux historiens de puiser dans les œuvres littéraires d'autres temps des éléments de compréhension de la société qui les a produites, pourquoi ne pas puiser aussi dans la science-fiction des éléments de compréhension de nos sociétés contemporaines ? Autrement dit, la science fiction est-elle une science sociale ?
- 3 Alain Musset ouvre son livre sur cette question, risquant tout de suite le manque de respect envers le monde académique en proposant un curieux mélange de genres : les Sciences, parées de rigueur et de rationalité et la Science Fiction ou SF, vaste genre littéraire accompagné de peu de considération. Les unes sont censées être sérieuses et ancrées dans l'étude du réel, passé ou présent, tandis que l'autre s'évade dans l'imaginaire et le futur, sans que ce soit énoncé, pour commencer, le degré de sérieux avec lequel l'aborder. Mais l'habit de la science fiction ne doit pas faire oublier que ceux qui écrivent sous ce « prétexte », ne le font que pour mieux décrire et analyser notre monde présent et tangible. A la différence de la simple fiction qui oblige tout de même à une vraisemblance ordinaire, la Science-Fiction permet toutes les projections, même les plus audacieuses, des fantasmes et des peurs vers un monde vraisemblable mais extraordinaire, irréel mais qui pourrait exister.
- 4 Pour Alain Musset, la Science-Fiction énonce, analyse et décrypte à sa manière, les archétypes de nos sociétés contemporaines et les menaces qui pèsent sur elles. Ainsi, dans le cas de la Saga Star Wars, la ville globale qu'est Coruscant est une transposition de nos cités géantes. Leur fin, c'est-à-dire la destruction, est inéluctable puisque la ville doit vivre en symbiose avec la Nature ou disparaître, selon l'idéologie qui transparait au fil des romans de la saga. Coruscant est en effet détruite par des envahisseurs extra-terrestres proches de la philosophie transcendantaliste de Ralph Emerson. Il n'est pas utile toutefois d'avoir lu Emerson ni même l'intégralité de la Saga Star Wars pour aborder le livre de Alain Musset qui se charge admirablement de rappeler les faits.

Coruscant, ville-globale

- 5 Coruscant, capitale de l'Ancienne République puis capitale de l'Empire galactique, est une mégalopole qui « a atteint son point de non-retour, puisque l'aire urbanisée couvre la totalité de la surface terrestre. » C'est une ville-monde dans laquelle tous les pouvoirs sont centralisés et hébergés dans des édifices symboliques qui rappellent certaines constructions réelles (la Maison Blanche, l'ONU) parfois empreintes de gigantisme extravagant (le Palais de la Culture et des Sciences de Varsovie). Cette « cité globale » correspond en tout point à celle

définie par Saskia Sassen, dont l'une des caractéristiques est de fonctionner dans des réseaux déterritorialisés. Coruscant, ville-planète, est à l'image de ces ensembles qui s'étendent de plus en plus et regroupent les populations dans un tissu urbain de plus en plus complexe (Paris-Londres-Francfort-Milan pour l'Europe ; Boston-Philadelphie-Baltimore-New York-Washington pour les Etats-Unis ; Tokyo-Kyoto-Osaka pour le Japon). Elle est également une illustration de l'Archipel mégalopolitain mondial (AMM) décrit par Olivier Dollfus pour « désigner l'ensemble des villes qui contribuent à la direction du monde ». Les notions de centre, de périphérie et d'espace public sont ici revisitées. A l'instar des Monades urbaines [Silverberg, (1974)], la ville-monde se développe verticalement et les espaces publics ne sont plus que des zones de circulation hiérarchisées : en bas, les transports encombrants et bruyants de marchandises, en haut, la circulation des « personnes de qualité ».

6 Cette mégapole horizontale et verticale qui couvre l'ensemble de la planète conduit à s'interroger sur la définition même de la ville envisagée comme processus. En effet, « quand tout est ville, plus rien n'est ville ». Il est alors nécessaire de déterminer des éléments théoriques de la définition d'une ville, hors la frontière entre ville et non-ville. Alain Musset s'interroge sur la possibilité de comprendre « la structure et l'exploitation de nos propres mégapoles » par cette « mise en scène d'une urbanisation intégrale » que représente Coruscant. Elle répond à un processus de sédimentation verticale. « Un simple déplacement du haut vers le bas de la cité [se transforme] en un véritable voyage dans le temps. » C'est ainsi qu'une dimension temporelle entre dans la définition de la ville. Mais celle-ci n'est pas seulement l'amoncellement, dans le cadre d'une évolution verticale, ou l'étalement, dans celui d'une expansion horizontale, d'époques successives dont une lecture diachronique permettrait de retracer l'évolution. Les lieux se juxtaposent, s'entrecroisent, s'effacent et se réinventent en permanence, mais en conservant des traces du passé. La ville est une sorte de palimpseste sur lequel les couches antérieures n'ont pas disparu et sont visibles par transparence au niveau supérieur. La dimension temporelle joue également un rôle important dans la légitimité des pouvoirs établis à Coruscant puisque les édifices abritant les groupes politiques prestigieux ont la particularité d'être faits de matériaux anciens et d'avoir survécu à bien des érosions. L'architecture qui défie le temps trouve une légitimité plus forte et la ville apparaît comme une « ville musée, véritable conservatoire des civilisations qui se sont succédé à sa surface avant d'être absorbées ou digérées par de nouvelles formes urbaines. »

7 Les quartiers du bas, sédimentés, qui parfois sont le témoin survivant des anciens visages de la ville, sont aussi les endroits les plus mal famés. Mais « par leur seule présence, ils alimentent les fantasmes sécuritaires des classes moyennes et supérieures réfugiées dans leur périphéries lointaines, propres, bien entretenues et soigneusement contrôlées. » C'est de ces endroits suintants que viennent les légendes urbaines où prolifèrent les monstres, à l'image des égouts new-yorkais remplis de crocodiles et autres zombies anthropophages. Et c'est toujours en regard de cette fange que l'homme civilisé se définit. Ces forêts de béton et de verre qui se dressent à la surface de la terre représentent donc pour certains le stade ultime de l'évolution de la civilisation. A leur pied croissent d'infâmes êtres, de moins en moins humains, indignes de s'élever dans les hauteurs, vers la lumière. Dans les Monades urbaines de Silverberg, les humains « anomos », c'est-à-dire qui ne peuvent plus vivre selon les principes de la monade, sont précipités dans une sorte de vide ordure qui dévale l'ensemble de la Monade sur plusieurs kilomètres verticaux. Cette sanction fatale est appelé la Chute. La verticalité particulière aux villes américaines conserve inévitablement des résonances bibliques (après tout, les cathédrales aussi défient les hauteurs et les anges choient). Mais la réinterprétation proposée au XIX^e siècle par les Transcendantalistes et en particulier Emerson intervient ici pour dénoncer cette prolifération de l'urbain, proprement déshumanisante, puisqu'elle éloigne l'homme de la nature et produit cette populace entassée qui vit dans la ville basse. Chez Silverberg aussi, l'entassement est l'apanage des habitants des étages inférieurs de la monade.

La ville est alors confrontée à l'un de ces plus grands défis : la gestion de l'espace urbain face à la croissance démographique.

- 8 Se dessine peu à peu, à travers le décryptage de Coruscant proposé par Alain Musset, le vrai visage de nos villes : métisses, inscrites dans une temporalité et une spatialité qui leur sont propres. Elles sont surtout, outre un processus, de véritables organismes qui phagocytent, détruisent, digèrent et recrachent (il existe dans Star Wars des planètes-déchets) pour recommencer sempiternellement ce cycle qui semble échapper à la volonté des humains qui les peuplent.
- 9 La pollution et le ravitaillement sont donc au cœur de la problématique de sa gestion. Mais ce sont surtout les questions liées à l'insécurité qui hantent l'esprit des gouvernements urbains. L'analyse de Coruscant fait apparaître que la segmentation de l'espace urbain selon le niveau de vie et l'origine ethnique des habitants fait naître de nouveaux conflits. La ville est un lieu de conflits en même temps que celui de leur résolution puisqu'elle dispose des instances et des moyens pour cela. Mais elle est aussi originellement viciée puisqu'elle fait « cohabiter les classes les plus riches avec les classes les plus pauvres », obligeant ces dernières à vivre dans d'atroces conditions, c'est-à-dire éloignées de la nature et des sources naturelles de vie et hors de portée des zones sécurisées et confortables. Pour les concepteurs de Star Wars, les sociétés urbaines manquent tout bonnement de moralité. La fragmentation des villes selon Peter Marcuse est ainsi dénoncée. Les quartiers, re-territorialisés, sont hiérarchisés entre eux et une ségrégation résidentielle très forte apparaît. La vision des bas-fonds urbains dans lesquels pullulent des êtres de moins en moins humains, n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle que certains Occidentaux ont forgée à propos du Tiers Monde dont la surpopulation est envisagée comme une menace. Ainsi, la structure des sociétés urbaines emporte avec elle une composante raciste très prononcée et ne répond plus à la définition de la cité antique qui se voulait un lieu d'absorption et de promotion sociale. La ville, dans le cas de Coruscant, « n'est plus qu'une coquille condamnée à héberger des communautés qui s'ignorent ou qui, dans le pire des cas, se haïssent. » Cette configuration délétère de la Cité clôt son cycle et elle est vouée à la destruction. Mais cet anéantissement peut paraître salutaire s'il conduit les habitants des villes à repenser leur société urbaine et « à redonner du sens aux lieux qui font société parce qu'ils sont chargés de valeurs symboliques. » L'être humain est imprévisible mais face aux menaces qui assombrissent son devenir, il peut encore décider de son destin.

Une place pour une mythologie ?

- 10 Le tour de force de Alain Musset dans cet ouvrage est d'avoir su convaincre du bien-fondé de la prise en compte de la littérature de Science fiction pour comprendre l'évolution de nos sociétés urbaines et repenser leurs structures. Le tout nous est offert dans un style d'une rare élégance qui n'a d'égaux que la clarté et la densité du propos. Mais en lisant cet essai de géofiction, on peut se demander s'il n'y a pas là une porte ouverte vers un véritable champ de recherche interdisciplinaire dans lequel pourraient se glisser, outre les géographes spécialistes de l'urbain, des anthropologues, des historiens et pourquoi pas des juristes et des économistes également férus de science-fiction. La science-fiction comme science sociale se verrait accompagnée de la science-fiction comme « un nouveau genre de narrativité (non introspectif) vouée à la vulgarisation des connaissances et sous-tendue, lorsqu'elle atteint sa forme la plus achevée, la plus mythologique (voir *2001 L'Odyssée de l'espace*), par une réflexion métaphysique ou éthique. » [Moisseeff, (2005)]. La SF nous enjoint bien souvent à nous interroger sur les fondements même de la civilisation qui la produit. Les œuvres de SF ont ceci en commun qu'elles créent des mondes vraisemblables au centre desquels se retrouvent l'humain. Dans *La mère des Mondes* de Asimov, il s'agit pour commencer d'étudier des non-humains intelligents pour déterminer ce qui est humain. Ce sont ses peurs et ses fantasmes qui sont traduits. Pour Moisseeff, la science-fiction fait ainsi davantage

appel à l'émotionnel, ce que la science occidentale s'interdit, et la civilisation qui la produit est précisément la civilisation occidentale. De son côté, l'anthropologie de la dogmatique occidentale [Legendre, (2004)] nous pousse à nous interroger sur les fondements même de notre civilisation. Legendre déplore que les formes institutionnelles ne soient pas remises en cause, déconstruites et finalement rendues à leur vraie nature : des fictions. Autrement dit, des fabrications logiques sur lesquelles reposent notre savoir. La science-fiction semble bien constituer une étape dans leur compréhension puisqu'elle apparaît, dans l'ouvrage de Alain Musset, comme une véritable science de la connaissance.

Bibliografía

Legendre, Pierre, *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident. Conférences au Japon*, Paris, Les Mille et Une Nuits/Librairie Arthème Fayard, 2004, 140 p. Coll. Les Quarante Piliers.

Moisseeff, Marika, "La procréation dans les mythes contemporains. Une histoire de science-fiction", *Anthropologie et Sociétés*, vol. 29, no 2, 2005 : n°2, pp. 69-94.

Silverberg, Robert, *Les monades urbaines*, Paris, Le Livre de Poche, 1974, 253 p., Science Fiction.

Para citar este artículo

Referencia electrónica

Aude Argouse, « Alain Musset, *De New York à Coruscant. Essai de géofiction*, P.U.F, Paris, 2005, 190 p. », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Reseñas de libros y CD roms, 2006, Puesto en línea el 15 mai 2006. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index2485.html>

Licencia

© Tous droits réservés

Licence portant sur le document : © Tous droits réservés